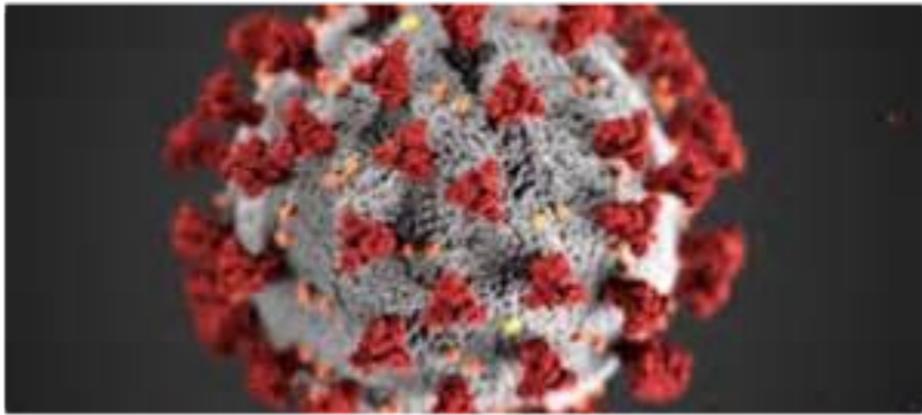


Des patients guéris témoignent / Le regard d'un français au Vietnam



Coronavirus : « Si les gens connaissaient cette cochonnerie, ils respecteraient les consignes », des guéris témoignent

Le Monde - [Elisabeth Pineau](#) et [Chloé Ripert](#) - publié 9/04/2020

Célèbres ou anonymes, ils ont été hospitalisés. Aujourd'hui rentrés chez eux, ils se remettent doucement, toujours épuisés.

Le Covid-19 n'aura eu raison ni de Roland Castro ni de son sens aigu de la dérision. A 79 ans, l'architecte-urbaniste vient de passer quinze jours hospitalisé, placé sous oxygène, mais au bout du fil, sa voix caverneuse gronde : « *Il ne faut surtout pas mourir en ce moment, toutes ces morts clandestines, c'est le pire dans cette crise, t'as le droit à personne ! Moi, je veux un monde fou à mon enterrement !* »

Chaque jour, depuis le début de la pandémie, une litanie de statistiques plus anxiogènes les unes que les autres. En France, au 8 avril, 30 217 personnes étaient hospitalisées, dont 7 019 en réanimation ou soins intensifs, selon l'organisme de sécurité sanitaire Santé publique France (SpF). Et puis il y a les chiffres qui rassurent et donnent espoir. Depuis le 1^{er} mars, 21 253 patients français sont rentrés à leur domicile. « *98 % des gens guérissent* », rappelait [Jérôme Salomon, le directeur général de la santé](#), le 10 mars.

Admis aux urgences de la Pitié-Salpêtrière le 16 mars, où on lui a diagnostiqué une pneumonie, Roland Castro a été transféré le lendemain dans le service de réanimation du Plessis-Robinson (Hauts-de-Seine), avant d'être conduit deux jours plus tard à l'hôpital Ambroise-Paré de Boulogne-Billancourt. Il n'a toutefois pas eu besoin d'être intubé. « *J'avais dit d'accord mais pas d'acharnement. Ce qui est bien, c'est qu'il y a eu au préalable une discussion avec le docteur, avec ma femme... Ils pensaient comme moi qu'il ne fallait pas ramasser un légume.* »

Il était pourtant « un bon client », comme il dit. Problèmes respiratoires, antécédents cardiaques... « Je pense que mes proches ont été inquiets mais ils se disaient "Roland, il a une carcasse qui tient le coup". Ils n'ont pas eu tort. Je suis content d'être sorti du lot. » Aujourd'hui, il ne présente plus aucune difficulté respiratoire, mais il n'a pas encore récupéré tous ses moyens. « Je me repose beaucoup, j'ai du boulot mais je ne fais rien, je dors. »

Importantes lésions

La guérison du Covid-19, provoqué par le SARS-CoV-2, est encore mal connue. Combien de temps faut-il pour s'en remettre complètement ? Y a-t-il des risques de séquelles pour les patients gravement touchés ? Le peu de recul des médecins sur cette pathologie ne permet pas de répondre avec précision.

Maurice (le prénom a été changé), Mulhousien de 50 ans, décrit un processus « *extrêmement long* : *chaque heure, chaque jour, je me rends bien compte que ce n'est pas la convalescence d'une simple grippe. C'est une saloperie, ça met complètement à plat* ». Cet artisan-commerçant, « *sans doute contaminé lors d'un dîner entre amis fin février* », a été hospitalisé dans la nuit du 11 au 12 mars en soins intensifs à l'hôpital Pasteur-2 de Colmar, après deux malaises chez lui à quelques jours d'intervalle. Le généraliste lui avait d'abord diagnostiqué une grippe, avant que son état s'aggrave. « *On m'a expliqué que les malaises, c'était parce que j'étais en détresse respiratoire, mais je ne l'ai pas vu venir, je ne toussais pas.* »

A l'hôpital, après un test positif au Covid-19, le verdict tombe : pneumopathie. Le poumon droit a subi d'importantes lésions. Les médecins évoquent la possibilité de l'intuber mais réussissent à le stabiliser après huit jours à recevoir jusqu'à 10 litres d'oxygène.

Dix jours après sa sortie, le 22 mars, le jeune quinquagénaire - qui se dit par ailleurs en bonne santé et sans antécédents particuliers - se sent encore « *extrêmement faible* » : « *J'ai perdu un peu moins de 10 kg et beaucoup de masse musculaire, j'ai encore mal au poumon, je suis très vite essoufflé.* » Il ressent le besoin de faire chaque après-midi une sieste de trois heures, mais assure ne pas avoir le sommeil agité la nuit, et commence seulement à remarcher.

« **Fatigue intense** »

Comme Roland Castro, Maurice affirme n'avoir pas subi d'anosmie (perte de l'odorat) ou de dysgueusie (altération du goût), ce qui est fréquemment observé chez les personnes infectées par le nouveau coronavirus, soit avant l'apparition des symptômes, pendant ou après.



Stéphane Attal a ainsi perdu ces deux sens le temps de son passage en réanimation. Transporté à l'hôpital Bichat « *dans un caisson* » le 8 mars, ce Parisien de 58 ans est resté près de trois semaines hospitalisé, dont six jours en réanimation. Il a aussi perdu la vision de loin, qu'il a retrouvée une semaine après sa sortie de l'hôpital. Aujourd'hui, ses seuls stigmates sont une toux persistante et une « *fatigue intense que j'assimile à un réveil d'anesthésie générale sauf*

que ça dure toute la journée », raconte-t-il entre deux toussotements, le débit encore légèrement saccadé.

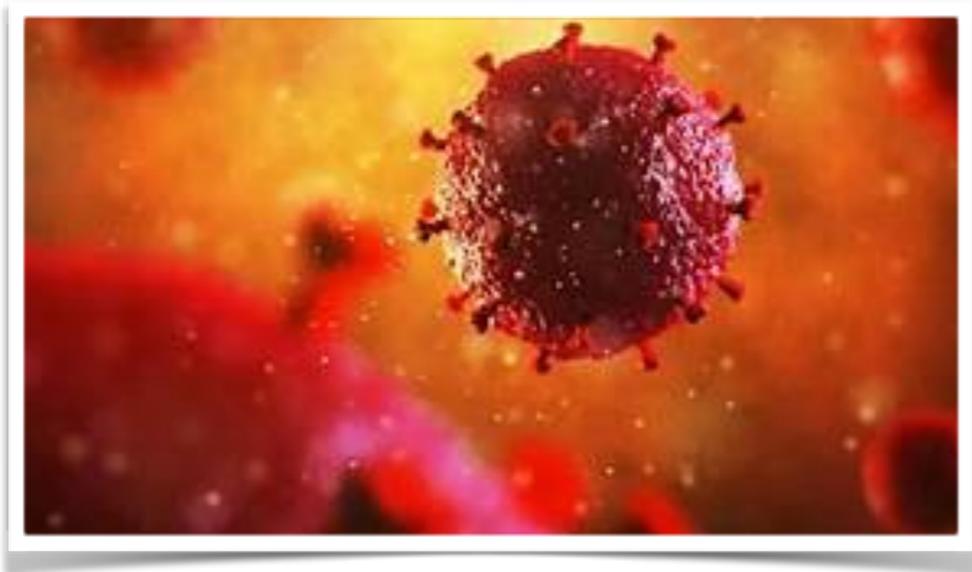
Le cofondateur de l'agence d'opinion Les influenceurs est tombé malade le 2 mars, en même temps qu'un de ses amis, âgé de 70 ans, décédé en quelques jours sans avoir été hospitalisé : « *Il m'a sauvé la vie, c'est grâce à lui que j'ai insisté pour être pris en charge* », affirme-

t-il, invoquant pour seul antécédent une « *hypertension familiale* ».

Des gestes du quotidien comme faire la cuisine ou se laver sont encore éprouvants, alors il passe la plupart de son temps assis : « *Faire cuire un œuf me provoque des douleurs dans le dos, et la douche, c'est un marathon, je sors en sueur.* » Il n'a pas de médicaments à prendre et ne se soigne qu'avec du paracétamol. Pour rééduquer ses poumons et dissiper « *l'étau* » au milieu de sa poitrine, le médecin lui a recommandé de marcher dix minutes tous les jours autour de chez lui.

Rééducation des poumons

Les kinésithérapeutes ayant dû fermer leurs cabinets depuis le 17 mars, Marina (le prénom a été changé), 62 ans, est elle aussi contrainte de faire, seule, ses exercices quotidiens pour se remuscler les jambes et les poumons. Cette retraitée du Lot-et-Garonne, victime par le passé de plusieurs graves maladies dont une myasthénie (maladie neuromusculaire auto-



immune), a été l'une des toutes premières personnes contaminées prises en charge à l'hôpital Pellegrin de Bordeaux et « *la première à en être sortie guérie* », précise-t-elle avec une pointe de fierté. Hospitalisée dans la nuit du 4 au 5 mars, elle a été plongée dans un coma artificiel durant douze jours et n'a pu rentrer chez elle que le 4 avril.

L'alitement lui a fait perdre 10 kg. Marina n'a aucun traitement particulier à suivre. Juste des prises de sang pour surveiller les carences et une piqûre quotidienne d'une infirmière pour éviter les risques de phlébite. « *Lundi dernier je ne marchais pas, là je fais quelques pas toute seule. Je me lave et je remange seule* », explique-t-elle au lendemain de son retour, se sentant simplement « *encore un peu fébrile* ».

Pour tous les patients de retour chez eux, le confinement vient s'ajouter à la convalescence. La plupart ont éteint leur télévision. Trop anxiogène.

« Voir cette ville morte c'est bizarre... Je me demande comment je vais faire sans bistrot pendant tout ce temps », s'interroge Roland Castro, qui préfère voir le verre à moitié plein : « Quand je sors, je ne suis pas obligé de mettre un masque, je suis immunisé. Mon histoire est assez sympathique finalement. » Maurice, lui, redécouvre des plaisirs simples. La joie de respirer tous les matins quand il se lève. La nature, aussi. « Quel plaisir de regarder un cerisier en fleurs, j'en ai pleuré quand je suis rentré de l'hôpital. Lorsque les

pompiers sont venus me chercher, je ne savais pas si je reverrais la maison. »

Inès, étudiante en langues à La Sorbonne, a dû se montrer patiente avant de pouvoir rejouer du piano. Après quatre jours passés à l'hôpital de Melun (Seine-et-Marne), dont deux nuits sous oxygène, et quatorze jours de maladie, la jeune fille de 19 ans s'estime enfin guérie, sans le moindre symptôme dix jours après sa sortie, le 23 mars.

« **Peur de la rechute** »

« Je ne savais pas quand ça allait se terminer, confie-t-elle, le ton énergique. Le matin, je me réveillais et ça allait, et le soir, les symptômes revenaient. Pendant deux à trois jours, je ne pouvais plus lire, ni de livres, ni des sous-titres de série, ni sur mon téléphone, j'avais trop mal à la tête et ça me demandait trop de concentration. »

Six jours avant de tomber malade, elle était à Disneyland, où elle pense avoir été contaminée. Le seul test au Covid-19 qu'elle a subi, à l'hôpital, s'est révélé négatif mais les médecins ont soupçonné un « faux négatif ». Si elle a accepté de témoigner, c'est parce qu'elle « *voit encore tellement de jeunes ou de familles avec des poussettes sortir, de gens qui prennent ça à la légère : on est jeunes mais pas immunisés* ».

« Si les gens savaient ce que c'est que cette cochonnerie, ils respecteraient les consignes. On est comme une bougie qui s'éteint, ça va très vite, il y en a qui partent et n'ont pas le temps de se rallumer », image Marina, à qui les médecins ont donné de l'hydroxychloroquine, mais ont immédiatement cessé quand ils ont constaté des complications cardiaques. « Je n'ai pas été consciente de ce qui m'arrivait donc je n'ai pas eu peur plus que ça. » Le scanner cérébral n'a en outre révélé aucune séquelle. Aujourd'hui, la jeune retraitée se sent « paisible ».

Chez d'autres, surgissent parfois quelques moments d'angoisse : « On a toujours un peu peur de la rechute. Il y a deux ou trois jours, j'avais des symptômes d'angine, le médecin m'a rassuré, ce sont les muqueuses qui sont inflammées avec l'apport d'oxygène, témoigne Maurice. Mais ça pose plein de questions. Déjà, pourquoi je suis revenu alors que d'autres non ? Ce n'était pas mon heure... »

« Je suis chouchoutée »

A 84 ans, Geneviève a contracté le virus lors d'un séjour organisé en Espagne, fin février. La maladie a emporté son beau-frère, âgé de 72 ans, qui était aussi du voyage. « *J'ai eu de la chance, résume-t-elle sobrement. Je me sentais comme une loque, au fond du trou, et j'étais sûre que je ne m'en sortirais pas.* »

Vivant seule, elle est allée habiter chez sa fille lorsqu'elle a quitté l'hôpital de Soissons (Aisne), mi-mars, après six jours sous oxygène. « Il y a plein de choses que je ne peux plus faire, avant je faisais tout toute seule, je jardinais... maintenant ma fille fait tout car je n'ai plus d'énergie. L'avantage, c'est que je suis chouchoutée, tous les jours j'ai le droit à mon petit-déjeuner au lit », s'amuse-t-elle, d'un rire très doux, avant qu'une légère quinte de toux ne la rappelle à la maladie. Petit à petit, les sensations reviennent : « Quand j'ai réussi à manger, oh, c'était formidable !, s'exclame-t-elle. Je n'aime pas boire de l'eau d'habitude, mais, là, c'était comme revivre. »

Tous ces ex-malades insistent pour rendre hommage à l'ensemble du personnel soignant « *du grand professeur à l'aide soignante* ». « *Sans eux, je ne me serais peut-être pas battue comme je l'ai fait* », admet Marina. Stéphane Attal a décidé de lancer une pétition en ligne pour que leur soit décerné le prix Nobel de médecine cette année.

Le soir, après les avoir applaudis à sa fenêtre, Roland Castro organise des pots virtuels avec ses proches. « *On est content de se retrouver, c'est un joli moment de la vie* », dit-il. La veille, un voisin est passé lui apporter un couscous. « *A tomber par terre, c'était bon, bien piquant !* » Le virus n'aura pas non plus eu raison de sa gourmandise.



Un Français résidant au Vietnam : « La France, ce pays en voie d'enveloppement »

LES PAYS OCCIDENTAUX ONT-ILS MANQUÉ DE MODESTIE FACE À LA PANDÉMIE ? UN FRANÇAIS RÉSIDANT AU VIETNAM, PAYS AUX PREMIÈRES LOGES DE LA CRISE SANITAIRE MAIS OÙ L'ON NE DÉPLORE À CE JOUR AUCUN DÉCÈS, TÉMOIGNE.

Par L'Obs - 02 avril 2020 à 07h00

Devant un centre de dépistage du Covid-19, à Hanoï, la capitale du Vietnam, le 31 mars 2020. A cette date, le pays a recensé 212 cas de coronavirus et aucun mort. (MANAN VATSYAYANA / AFP)

Michael Sibony, 33 ans, consultant indépendant en investissement immobilier, est en mission longue durée à Hanoï, la capitale du Vietnam :

« Vue d'Extrême-Orient, la situation européenne face à la pandémie ferait presque sourire si elle n'était pas si tragique. Les pays progressistes imposent à leur population de se confiner et, en France, on enrobe cette privation de libertés d'un champ lexical martial et guerrier anachronique. C'est en observant de loin mon pays se débattre qu'un constat s'impose.

Au Vietnam, pays "en voie de développement", en guerre il y a cinquante ans, on ne compte à ce jour aucun mort [212 cas confirmés selon le décompte de l'université Johns-Hopkins, dont le suivi fait référence, NDLR]. Plus petit – sa surface équivaut à la moitié de celle de la France – et plus peuplé avec 93 millions d'habitants – soit presque 40 % de plus qu'en France –, le Vietnam gère d'une tout autre manière la non-prolifération du virus, sans appeler à la guerre ni créer de psychose dans les chaumières. Simplement, en confinant les personnes contaminées, en les testant et en identifiant les personnes risquant de l'être. Ces dernières sont isolées quatorze jours dans des hôtels d'Etat ou des bases militaires. Pas les autres. Quelques milliers de confinés au Vietnam, par rapport aux millions en France. Quant au reste de la population, les personnes sont incitées à rester chez elles, mais sans privation de libertés, sans ticket à imprimer pour sortir, comme si elles étaient rationnées [un "confinement renforcé" est entré en vigueur mercredi 1er avril, pour quinze jours, afin de freiner la propagation du virus].



TTX

REVUE DE PRESSE - CRISE SANITAIRE COVID19 - SOCIÉTÉ # 4 - 9/4/2020

C'est intégré : pour s'en sortir, il faut être collectif et responsable. La population entière porte le masque. Alors qu'en France en porter est considéré comme un acte presque malveillant ayant vocation à alimenter les peurs, ne pas en porter au Vietnam est une imbécillité coupable.

Bien sûr, l'Etat communiste et policier est présent. Avec leurs casquettes soviétiques et leur mini pick-ups qui rappellent les petites voitures Majorette des années 1980, ils quadrillent les quartiers en diffusant des consignes préventives avec des haut-parleurs. Toute la population reçoit un SMS quasi-quotidien contenant des indications ou des avis de recherche de personnes à risque, là où, en France, on s'offusque de voir le gouvernement envoyer un seul message de ce type. Ne nous trompons-nous pas de combat ?

La gestion de la crise n'a pas besoin d'être guerrière (d'ailleurs, par respect pour les rescapés des guerres, la décence devrait nous empêcher d'utiliser ce mot), mais simplement d'être organisée, d'être préparée. Au Vietnam, les dépistages sont maîtrisés et utilisés en grand nombre. Ils sont même exportés, alors qu'en France même les médecins ont du mal à en bénéficier.



En tant que citoyen français, bien intégré et favorisé, je m'étonne d'être à ce point remonté contre les dirigeants de mon pays. Pur produit du système, je ne peux pourtant plus le supporter, ni le cautionner. Nous, Français, qui nous targuons – avec sans doute un peu trop d'arrogance – de gérer des projets complexes, qui vendons notre savoir-faire en organisation pour construire des lignes de train et de métro (ô coïncidence, à Hanoï par exemple), des laboratoires P4 – comme à Wuhan [ville du centre de la Chine et point de départ de l'épidémie] – et des avions partout dans le monde, nous voilà incapables et réduits au chaos de décisions hésitantes, aux choix de vie ou de mort des patients, et d'un virus dont les modalités de transmission ne résistent pourtant pas à la rigueur de gestes simples.

Où est l'Etat protecteur ?

Le Vietnam, Etat presque insignifiant en matière de puissance économique, avec des infrastructures supposées défailtantes, s'avère méticuleux, organisé. Il endigue ce virus de manière humaine et appliquée, pas à pas, puisque les cas sont encore comptés individuellement, et non pas en enfermant ses millions d'habitants chez eux. Où est l'Etat totalitaire ? Où est l'Etat protecteur ? Lequel est en faillite ?

Comme les expats qui ramènent leurs denrées préférées lorsqu'ils reviennent de leur pays d'origine, je me suis retrouvé, au moment de rentrer en France, à remplir ma valise de plusieurs litres de gel hydroalcoolique et de dizaines de masques, achetés dans une pharmacie quelconque de Hanoï. La pharmacienne a eu l'air surprise de me voir embarquer son stock. J'ai eu du mal à lui expliquer que nous savons fabriquer des TGV, mais que produire du savon, c'est trop compliqué. Et que lorsque les stocks manquent, au lieu d'avoir l'honnêteté intellectuelle d'assumer la non-préparation, on préfère expliquer que les masques sont inutiles voire dangereux.

Les pays en voie de développement veulent entrer dans une société de consommation, créer des infrastructures, un système de santé et d'éducation performant. Ils veulent du progrès et en ont une définition, aussi contestable soit-elle.



En France, quel est notre désir ? Où est notre progrès ? Nos institutions meurent en silence, les citoyens ne font plus confiance à l'Etat et aux services publics. Justice, éducation, santé... Ce qui faisait le rayonnement de la France et représentait un idéal à atteindre pour d'autres, se réduit comme peau de chagrin. Là encore, ouvrir les yeux sur les pays dits "en développement" que nous regardons de notre piédestal nous apprend une chose fondamentale : un pays sans Etat est un pays mort. Que devient l'Etat lorsque toutes ses émanations, toutes ses traductions les plus concrètes, s'évanouissent ? Rien. Que devient un pays sans un Etat pour le défendre ? Rien. Même le libéralisme théorique dans la version keynésienne nous dit que ce sont des compétences fondamentales et le socle de l'Etat.

Cette crise sanitaire majeure met en lumière non pas la force d'un virus, mais la faiblesse et l'orgueil de notre pays supposé développé. Elle met en lumière la destruction de ce qui faisait notre beauté, notre idéal. Notre esbroufe aussi, puisque notre incompétence ne trompe plus personne, si ce n'est nous et notre gouvernement. Comme le serpent du "Livre de la jungle" qui s'auto-hypnotise sans voir que ses interlocuteurs sont partis. Les beaux trains et les beaux avions ne nous servent à rien si nous ne sommes pas capables de protéger les plus fragiles d'entre nous. De pays développé, nous nous sommes réveillés en pays enveloppé, avec un mal de crâne carabiné. Enveloppé d'un tissu soyeux, confortable, mais qui limite ses mouvements. Comme un linceul. Nous sortirons de cette crise, mais il faudra en tirer les leçons, demander des comptes (les bons, cette fois, pas ceux des comptables), et, surtout, se regarder dans le miroir au lieu de regarder nos mirages. Et nous poser la bonne question : en tant qu'individu et en tant qu'Etat, vers quoi voulons nous aller ? »